
Être acteur

Quand j'étais adolescent je voulais devenir acteur. Puis mon corps m'a trahi. J'étais devenu trop grand, avec une voix trop basse, une tête trop grosse, un nez trop proéminent, des dents trop longues. On est acteur avec son corps. Le mien me condamnait à jouer les pères nobles et les traîtres à dix-neuf ans. J'ai réalisé que je n'en sortirais jamais. Mon corps m'imposait des personnages. Les très grands acteurs ne sont ni petits ni grands, ni gras, ni maigres; ils n'ont pas de voix particulière et ne sont pas spécialement beaux. Ils ne sont rien tant qu'ils ne jouent pas. C'est à travers leurs personnages qu'ils deviennent beaux ou laids, petits ou grands. Mais pour cela il faut avoir un corps malléable, ce que la nature m'avait refusé.

D'autant plus qu'à cette rigidité physique que je me découvrais correspondait une rigidité intellectuelle qui commençait, elle aussi, à s'affirmer. J'avais des points de vue logiques, je soutenais des opinions cohérentes, je voulais des explications complètes. Alors que les vraies natures de comédiens se complaisent dans les théories paradoxales, les sciences ésotériques, les arguments intuitifs. Pour pouvoir penser à la fois comme Hedda Gabler et comme Célémène, un certain flou de l'esprit est absolument nécessaire.

Encore adolescent, je ne pouvais déjà plus supporter la pire malédiction du métier d'acteur: l'obligation d'endurer les metteurs en scène incompétents. Je jouais autour de moi de

prétentieux personnages établir des distributions aberrantes, confier des premiers rôles à de pauvres cabots dont le seul talent était la servilité, concevoir des mises en scène banales et donner des indications de jeu débiles. J'ai compris alors tout de suite qu'au simple plan économique de l'offre et de la demande, il serait beaucoup plus facile de travailler comme metteur en scène que comme acteur. Je fus d'ailleurs confirmé dans cette sage décision quelques années plus tard par la vendeuse de journaux de l'hôtel Algonquin de New York, haut lieu de la culture américaine. Cette remarquable femme me demandait si j'étais acteur. Lui ayant répondu que j'étais réalisateur, elle s'exclama: "Comme vous avez bien fait, c'est tellement plus stable!". Il faut dire aussi



René Caron et J. Léo Gagnon: RÉJEANNE PADOVANI de Denys Arcand

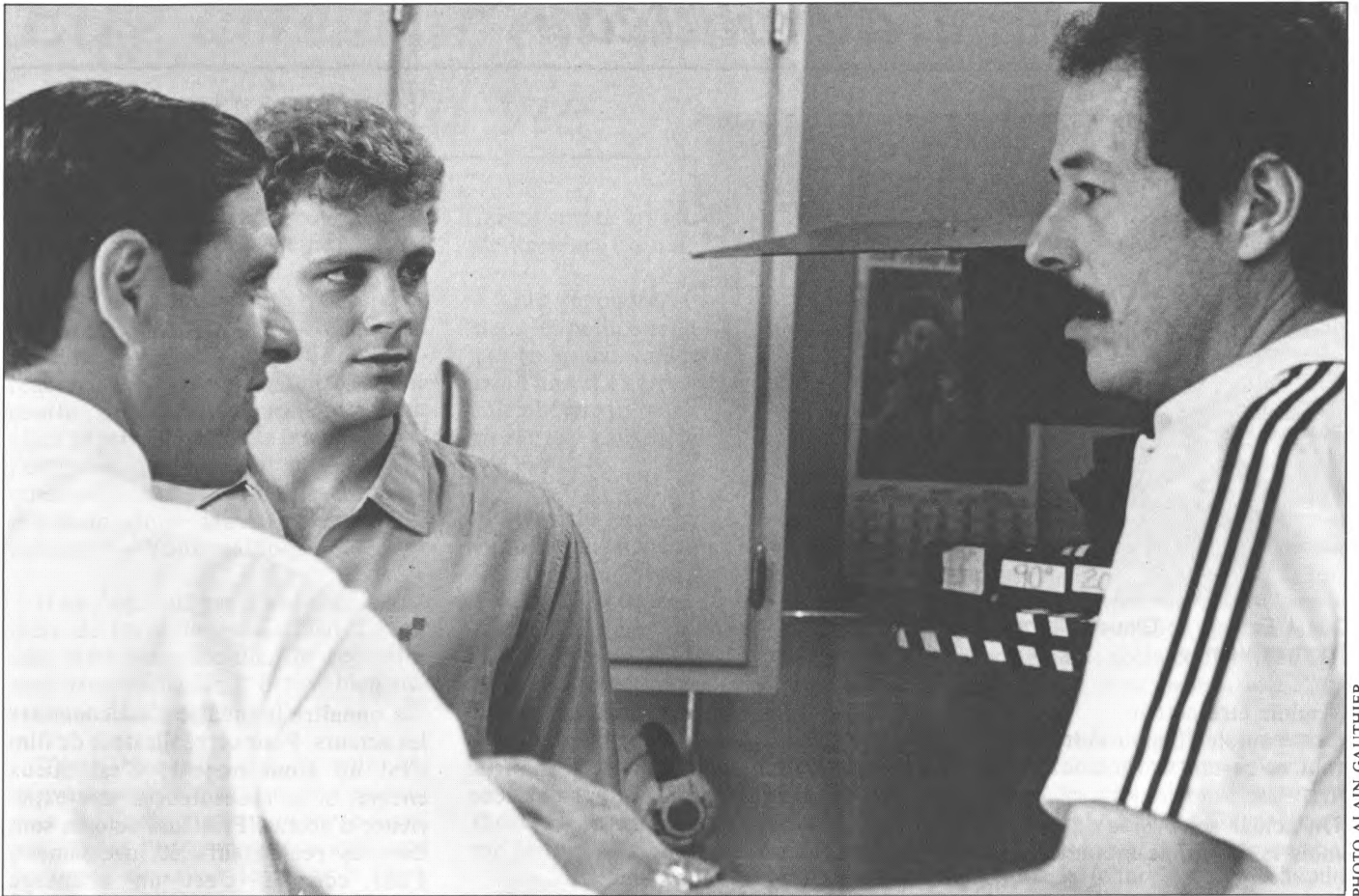


PHOTO ALAIN GAUTHIER

Pierre Curzi, Serge Dupire et Denys Arcand en répétition: LE CRIME D'OVIDE PLOUFFE

que j'ai toujours cru être doué d'une qualité essentielle à mon métier: l'oreille, la capacité de discerner une réplique juste d'une réplique fausse, au niveau de l'écriture comme au niveau du jeu. Je pensais avoir ce talent comme d'autres chantent naturellement juste ou dansent avec un rythme parfait. Je ne sais pas si c'est une qualité bien importante mais je ne peux toujours pas m'empêcher de frémir lorsque je vois un metteur en scène s'approcher d'un acteur sur un plateau et lui lancer: "ici tu t'arrêtes et tu lui dis: ..." et enchaîner en déclamant lui-même la réplique. Il me semble que c'est réduire le métier d'acteur à celui d'imitateur. Pour moi c'est un manque de respect atroce. Et pourtant cela se fait couramment.

J'ai horreur de l'expression: "direction d'acteurs". Je trouve cette formule répugnante. Je n'ai jamais dirigé personne. Étant friand des comparaisons sportives je dirais que mon métier se compare à celui d'un coach de football. Mon premier rôle est

d'abord de choisir les joueurs. La moitié de la partie se joue là. Ne pas se tromper d'acteur. Être capable d'évaluer froidement le talent, surtout chez les jeunes. Mesurer ce talent en regard du tempérament. On dit des meilleurs joueurs de football que quand ils viennent au stade le dimanche après-midi ils viennent pour jouer au football. Il faut choisir des acteurs qui viennent d'abord pour jouer avant de s'inquiéter d'Écho-Vedettes ou du Festival de Venise. Il faut aussi aimer potiner un peu, connaître les degrés de cocaïnomanie, d'alcoolisme, l'imminence des crises conjugales, les progrès ou les échecs des psychanalyses etc, etc. Après il faut établir un plan de jeu et soutenir le moral de tout le monde.

Certains acteurs doivent être mis au défi, d'autres doivent être dorlotés. Cela dépend de chacun. Mais ce n'est jamais le coach qui court, qui est frappé, qui est blessé, qui score. Comme ce n'est jamais le réalisateur dont on voit les rides, les larmes. Ce sont les acteurs qui sont vus, scrutés,

aimés ou détestés. Sans la personne des acteurs toute représentation est impossible. C'est pourquoi ils sont sacrés. J'aime beaucoup les acteurs. Ils sont beaux, généreux, vulnérables et complètement fous. Je ne les vois généralement que sur les plateaux de tournage. D'une part parce qu'il m'est difficile de supporter longtemps leur intensité d'émotion et d'autre part parce que ma relation avec eux est toujours faussée par le fait que je peux à l'occasion leur procurer du travail. À Montréal la majorité des acteurs sont toujours plus ou moins en chômage. Je connais même des acteurs et des actrices d'un talent prodigieux qui vivent le plus souvent accrochés aux prestations de la Sécurité sociale. Je sens toujours, quand je les rencontre, des attentes muettes que je peux rarement satisfaire ou des reproches silencieux qui me culpabilisent. C'est compliqué, tout ça. ●

DENYS ARCAND